

d'hostilité permanente contre les lois, et dont les mœurs et les maximes offrent le plus dangereux exemple. Ces deux cas, qui sont très-fréquents, font ressortir avec plus de force encore les abus qu'entraîne le mode d'instruction des affaires; mais, en général, dans quelque position qu'il soit, le prévenu a droit à ce qu'on le laisse le moins de temps possible dans un état d'incertitude qui ne profite en aucune manière aux intérêts de la société, et qui froisse toujours les siens; ceux de la justice même sont souvent compromis par la lenteur de l'instruction, car elle facilite aux coupables les moyens de l'égarer; les magistrats se trompent s'ils pensent que les ressources de leurs lumières et de leur sagacité suffisent pour les diriger dans les replis tortueux des systèmes créés par les coupables qu'une adroite expérience met en garde contre toutes les questions; combien de subornations de témoins, de dispositions d'alibi, et d'autres fraudes du même genre n'ont-elles pas souvent dérobé un criminel véritable, qu'une plus grande activité dans l'instruction aurait certainement fait connaître! Ainsi, à l'égard du coupable, le temps de la prévention est employé à déjouer toutes les mesures de la justice; et, chez l'homme que la fatalité ou une première faute conduit en prison, la longueur de la prévention produit une

irritation qui détruit la confiance et le respect dus à ses juges; il ne comprend plus une loi qui le punit avant de le juger; l'injustice dont il se croit l'objet, dispose son esprit à accueillir les doctrines de ceux avec qui il est forcé de vivre; l'habitude achève ce que la nécessité a commencé, et trois mois de prévention ont fait, d'un homme faible, un être corrompu, et d'un homme égaré, un criminel endurci.

Qu'on ne se figure pas que ces observations soient faites au hasard, ou dictées par un esprit d'acrimonie contre l'autorité; celui qui les écrit pourrait sans doute s'offrir pour exemple de cette déplorable lenteur qu'il dénonce, mais son caractère, en le mettant à l'abri des conséquences funestes qu'il a signalées, fait aussi taire chez lui tout sentiment personnel. Si les magistrats veulent voir, ils verront, c'est un appel fait à la fois dans l'intérêt de la justice, de la morale et de l'humanité. Une activité plus grande dans l'instruction des affaires, et le classement par catégorie de délits et de personnes, changeraient en peu de temps la physionomie de la Force, et la dépeuplèrent sensiblement; ces moyens sont d'une exécution facile et qui, loin de nécessiter des dépenses, amènerait, au contraire, une économie en raison de la diminution du nombre des préventions; on trouverait encore dans cette

économie le traitement de quelques juges d'instruction supplémentaires, si l'abondance des affaires rendait leur secours nécessaire. Une amélioration si importante se réduit donc à une question de chiffres; je la livre aux réflexions de nos calculateurs moralistes qui n'enfantent trop souvent que des théories brillantes remplies, sans doute, de philosophie et d'humanité, mais sans résultat, comme ces beaux projets sur le défrichement des terres et le dessèchement des marais, qui restent toujours des cloaques infects et des plaines arides... Attendons.

La cour Saint-Vincent-de-Paule, qu'on nomme aussi cour de la Dette, est assez grande et bien aérée; un parterre ombragé de jeunes acacias forme une espèce d'oasis au milieu de ce lieu d'incertitude et d'angoisse; il y a quelque chose de si puissant dans l'effet de cette végétation, quoique emprisonnée, que la douleur perd un peu de son intensité; on oublie ses maux à l'aspect de cette fenêtre élevée derrière laquelle Béranger a médité pendant un an avec sa muse qu'on étouffait, mais qu'on n'emprisonnait pas; cette chambre sert en ce moment de logement provisoire au greffier de la Force et à sa jeune famille; en apercevant les frais visages d'enfants et les jolies têtes de femmes qui apparaissent quelquefois à travers ces barreaux comme une

fantasmagorie aérienne, on dirait de quelques-unes des gracieuses inspirations du poète national, qui viennent visiter son ancienne prison. La fenêtre du chansonnier est le monument de la cour de la Dette qu'on fait remarquer à chaque nouvel hôte.

Si l'on compare cette cour aux autres, elle semble un paradis; aussi est-elle habitée par les privilégiés; en première ligne il faut placer les pistoliers qui, moyennant un loyer de vingt-cinq sous par décade, ont l'agrément de coucher seuls dans leurs lits, et d'avoir la libre jouissance de leurs chambres pendant le jour, avantage refusé aux prévenus sans pistole, qu'on appelle *pailleux*; ceux-ci couchent à deux dans des lits qui ont à peine une largeur de deux pieds et demi. Ici se présente naturellement une réflexion contre cette communauté de coucher qui compromet la santé et corrompt les mœurs, en favorisant un vice honteux qui est le plus cruel outrage fait à la nature et à la pudeur. On ne comprendra pas que la distinction des lits adoptée dans les maisons centrales, ne le soit point dans une maison de prévention qui réclame des soins plus attentifs pour écarter autant que possible les éléments de corruption: il devrait suffire de faire connaître cet abus pour qu'il cessât d'exister.

Le régime alimentaire de la prison serait satisfaisant, s'il était toujours fidèlement suivi par le fournisseur; mais il arrive que très souvent, malgré les plaintes des détenus et les observations du directeur, la qualité des vivres, et surtout du pain, diffère d'un jour à l'autre: c'est un impôt levé sur la misère et le malheur par la rapine impudente et basse.

Chaque détenu reçoit par jour une livre et demie de pain de munition, un bouillon le matin à neuf heures, et une portion de légumes à trois heures; le jeudi et le dimanche les légumes sont remplacés par une portion de bœuf bouilli; les pistoliers seuls ne reçoivent jamais que le bouillon et le pain: il y a injustice et lésinerie dans cette exception au préjudice des pistoliers; la plupart en souffrent réellement, car beaucoup de prévenus sacrifient toutes leurs ressources pour payer une pistole et se soustraire ainsi à la contagion des dortoirs communs; c'est un sentiment de pudeur qu'on devrait encourager, au lieu de lui opposer la faim contre laquelle aucune résolution ne peut lutter longtemps.

La Force a une infirmerie de cinquante lits; elle est dirigée par un médecin de talent, et constamment animé d'un sentiment de philanthropie positive, qui le porte à donner à chaque détenu

des soins aussi assidus qu'à ses malades de la ville. La surveillance de l'infirmerie et l'exécution pharmaceutique sont confiées à un infirmier-major; M. Bourgoïn, par son activité et sa longue expérience des malades, est certainement le type accompli du parfait infirmier de prison. Nul ne saurait mieux que lui faire passer les ordonnances, quelquefois bien amères, du docteur, à l'aide d'encouragements entremêlés d'anecdotes débitées en argot, langage qui lui est aussi familier qu'au plus adroit de ses habitués.

Les vieillards impotents occupent une salle au-dessus de l'infirmerie; les vieillards valides sont placés dans le bâtiment appelé la Petite-Force. Ce bâtiment, le seul de la Force qui ait le caractère d'une prison, n'a cessé que depuis quelques années d'être affecté aux femmes. On se rappelle avec émotion que ses cachots ont reçu, après madame de la Mothe Valois, si fière du sang royal dont elle se croyait issue, si humiliée et si malheureuse du vol royal qu'on lui imputait, deux princesses plus infortunées encore, et surtout plus étonnées de s'y voir, madame Élisabeth et la princesse de Lamballe.

Les enfants ont aussi leur place à la Force; il y en a ordinairement trente à quarante. Ils sont avec raison séparés des autres détenus, et dérochés aux funestes conséquences d'une vie oisive,

surtout à cet âge où le vice s'identifie plus facilement avec l'être. Des ouvrages proportionnés à leurs forces, en les obligeant au travail, leur assurent un petit pécule qui leur est remis en sortant. Il serait à désirer que leur existence morale fût l'objet d'une attention particulière, et qu'on cherchât, par quelques instructions bienveillantes, à les disposer à une meilleure conduite.

On doit regretter que la position incertaine des prévenus, en général, ne permette pas de leur appliquer le système de travail dont on fait profiter les enfants; il faudrait au moins, par forme de compensation, et pour prévenir les maux qui naissent de l'inaction, que l'autorité judiciaire s'efforçât d'abrèger la durée de la prévention.

Un mot maintenant sur la vie de la prison et sur les mœurs de ses habitants. La vie des prisonniers, surtout à la Force, est l'image de celle qu'ils mènent dehors : pour ceux à qui leurs délits même ont créé des ressources, la vie est toute de désordre, le vin et le jeu la remplissent; c'est au milieu des plus honteux excès, qui échappent trop souvent à la juste sévérité du directeur, que les adroits voleurs, toujours moins punis que le coupable honteux, passent le temps de leur emprisonnement; c'est dans

ces moments qu'ils sont curieux à voir, effrayants à comprendre : c'est bien là la vie matérielle qui ne diffère de celle de la brute que par ce sentiment d'amour du bien d'autrui qui alimente leurs orgies; écoutez-les, et jamais le proverbe *in vino veritas* n'aura été mieux justifié. Il y a aussi de l'amour-propre chez ces hommes dont l'état est de vivre aux dépens de la société; il y a de l'orgueil dans leur manière d'envisager leur profession; ils se font gloire du nombre de leurs vols, de l'importance de chacun d'eux, comme un guerrier le ferait de ses victoires, un artiste de ses succès : des disputes naissent quelquefois dans ces discussions où tous les genres de mérite sont comparés, et c'est souvent par des coups qu'elles se terminent; car les coups sont l'argument ordinaire qui résout toutes les questions entre prisonniers.

Il y aurait beaucoup à dire sur les détenus de la Force, considérés sous les différents aspects qu'offrent les divers caractères de chacune de leurs industries; mais ce tableau dépasserait les bornes assignées à ce chapitre, et serait d'ailleurs étranger à mon but.

On reconnaît facilement dans les cours de la Force ceux des prisonniers qui en sont à leur première prévention, et qui n'appartiennent encore à aucune classe parmi les habitués; ceux-là

font peu de dépense, parce qu'ils ont peu de ressources, souvent même aucune, car le prévenu est d'ordinaire abandonné de sa famille et de ses amis. Ils sont aux autres détenus ce que le peuple est à l'aristocratie, un sujet de dédain. Ce dédain excite leur envie, stimule un amour-propre mal placé, et les pousse ainsi peu à peu à briser le dernier lien qui les retenait encore à la société.

Quelques-uns supportent avec résignation leur infortune et cherchent à se soustraire à l'oisiveté en se livrant à de petits ouvrages de patience, que leur industrie naturelle, privée souvent des instruments les plus nécessaires, leur fait exécuter avec une perfection étonnante. Ceux-là sont presque toujours des malheureux entraînés par la misère à une première faute.

D'autres se font remarquer par une apathie complète, qui les fixe sur un banc ou les couche à terre, jusqu'au moment où le tintement de la cloche annonce la soupe ou le pain. Ces malheureux ressemblent à des automates offerts aux coups de la justice pour en entretenir l'action.

Dans cette existence de prison qui semblerait si monotone, les douceurs de la vie occupent une certaine place; au premier rang figure la lecture, goût presque général chez les prisonniers; puis la cantine avec son vin frelaté et

son tabac pire encore que celui de la régie; puis enfin viennent les chants, et les jeux d'exercice et d'adresse tels que le rat, le diable boiteux, les barres, etc., etc. Et au milieu de tout cela de l'esprit, mais de cet esprit habillé d'argot, étincelant à travers des mots d'un cynisme à part, escorté d'images et de figures saillantes comme les têtes fantastiques de la sculpture du moyen âge; de cet esprit que sentent et comprennent ceux qui l'ont étudié en prison, mais dont rien ne peut donner l'idée aux hommes du monde libre.

Cette vie ordinaire des habitants de la Force est coupée de temps à autre par des incidents qui en rompent l'uniformité pendant quelques heures; c'est lorsqu'il s'opère une translation à la Conciergerie de prévenus que réclament les assises, ou de condamnés qui vont prendre domicile dans les cabanons de Bicêtre. On observe alors un mouvement de sensibilité et d'émotion entre ces amis de prison qui se quittent, les uns pour aller chercher leur sort à la cour d'assises, les autres pour accomplir celui qui leur est assigné. Mais le vide que leur départ cause à la Force est bientôt rempli, de même que les regrets qu'ils ont laissés sont bientôt effacés.

L'arrivée des nombreux prévenus politiques, que les troubles des 5 et 6 juin ont conduits à la Force, a modifié un peu sa physionomie habi-

tuelle car la sévérité des réglemens s'est en leur faveur légèrement adoucie; c'est un bienfait momentané que leur présence a apporté parmi les autres détenus.

Il y a peu de choses à dire sur le contraste que ce mélange a fait ressortir; car ce contraste existe toujours dans la prison de la Force, où la prévention confond tous les délits et tous les individus innocents ou coupables. L'esprit de parti a accredité quelques exagérations tout à fait mensongères sur la position des détenus politiques, sur les dangers qu'ils ont courus, sur les combats qu'ils ont été forcés de soutenir pour assurer leur liberté même en prison; rien de tout cela n'est fondé, et sauf quelques exceptions qu'expliquait très-bien la moralité de certains prévenus politiques, la tranquillité la plus complète a été constamment observée de part et d'autre.

Les visites des magistrats et des hauts fonctionnaires publics apportent encore une grande diversion dans la vie des détenus; il leur semble, ces jours-là, que la présence de ces personnages doit leur garantir la justice qu'ils réclament, l'adoucissement ou l'amélioration qu'ils attendent... Cette illusion les berce pendant une semaine, puis elle finit par s'évanouir, et ils retombent dans l'affreuse réalité.

Quelques curieux qui se disent philanthropes

viennent aussi parfois promener leurs loisirs au milieu des prisonniers; ces messieurs trouvent tout très-bien, ils goûtent le pain qui leur paraît excellent; ils prononcent d'après la fumée des chaudières que le bouillon et les légumes sont parfaits; ils vont ensuite dîner chez Véry, où ils proclament entre le Bordeaux et le Champagne l'admirable système des prisons.

Heureusement pour les prisonniers, ces frelons de philanthropie et d'humanité font place à quelques hommes vraiment humains, pour qui le sort des détenus est l'objet de la plus vive sollicitude; en première ligne il faut mettre M. Appert, déjà signalé depuis long-temps à l'estime publique, et maintenant le digne intermédiaire choisi pour diriger les effets d'une auguste bienfaisance. M. Appert est la providence des détenus, et l'intérêt dont il les environne est d'autant plus louable, que souvent il ne recueille que de l'ingratitude.

Je termine ici un travail conçu et exécuté dans des loisirs trop douloureux pour que je puisse en retirer d'autre mérite que celui d'une scrupuleuse véracité. J'ai voulu présenter le tableau de la Force sous les différents rapports qui peuvent intéresser la justice, la morale et l'humanité; j'ai voulu mettre à profit les instants que j'ai eu moi-même à passer dans cette mai-

son; soumis comme tous les détenus au régime et aux règles de l'administration, atteint par les mêmes formes judiciaires, j'ai pu, après huit mois de prévention, instruit par une bien triste expérience, jeter ces observations dans le domaine de l'opinion publique. Puissent-elles servir à quelque philanthrope éclairé et puissant, pour déterminer les améliorations qu'elles signalent! Les souvenirs pénibles qu'elles me retracent en seront adoucis, et je n'aurai pas tout perdu.

UN PRÉVENU.



LE

BOULEVART DU TEMPLE.



La seul' prom'nade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule, où j'men donne où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.

DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse : *Le malheureux !... il m'a gâté mes Alpes !...* Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus